

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 71 (1932)
Heft: 33

Artikel: A l'hôtel du Grand Monarque
Autor: Cim, Albert
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-224733>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 08.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>



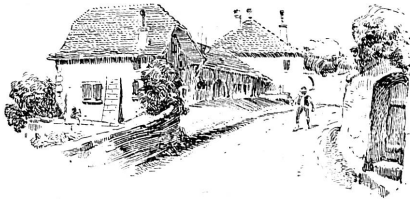
CONTEUR VAUDOIS

FONDÉ PAR L. MONNET ET H. RENOÛ
Journal de la Suisse romande paraissant le samedi

Rédaction et Administration :
Pache-Varidel & Bron
Lausanne

ABONNEMENT :
Suisse, un an 6 fr.
Compte de chèques II. 1160

ANNONCES :
Agence de publicité Amacker
Palud 3, Lausanne.



IL FAIT CHAUD

*Voici donc que les gens qui passent,
Marchant avec accablement,
Ont tous, le mouchoir sur la face,
L'air de suivre un enterrement.*

*Ils s'abordent avec la mine
Déconfite, les yeux en pleurs,
— Hein! cette chaleur qui nous mine!
— Je fonds! Je transpire Je meurs!*

*— Servez-nous deux tonneaux de bière!
— On crève! — Ce n'est pas permis!
« Sommes-nous à la Cannebière,
Ou en Suisse, mes amis? »*

*Il fait chaud! C'est une surprise,
Mais c'est bien du temps de saison.
Il fait chaud! Et quoi que l'on dise,
Le soleil a cent fois raison.*

*Il fait chaud! — Quoi ça vous étonne
Sommes-nous — (raisonnons un peu)
En hiver? Ou bien en automne?
Il fait chaud! Eh bien, c'est tant mieux.*

*Le mois dernier, chère madame,
Quand l'eau débordait de nos puits,
Et qu'il pleuvait... à fendre l'âme,
On se plaignait moins qu'aujourd'hui.*



ONNA REBRIQUA DÈ SORTA...

N reincontré prâo soveint dè cliâo compagnons que n'ant que la leinga et qu'on ne pào pas fère bôtsi. Lo dzou-veno Alebet à la vèva de la Resse ein età ion. L'avâi tota la foorce ào bet dào mor et adî auquie à rebriquâ. Sè tràovâ quand mîmo quauquon po lâi répondre.

On dzor que l'Alebet sè tràovâve à la fâire de Fribor, su la plliace dào martsî âi caïons, sè met à criâ à s'n ami Gaberet, lo dragon, que l'îrè à quauquè pas pllie lliin :

— Mè ràodzâi! On ne vâi ice que dâi caïons et dâi curé!

Adan, on curé que passâve, lâi demandé :

— Itè-vo curé, vo?
— Dieu m'èin gardâi! so répond l'Alebet.
— Adan, que fâ lo curé, n'è pas fautâ dè vo dere cein que vo z'îte!

Sti iâdzò, lo mina-mor n'a pas su que repîpa! Sami.

L'OUÏE ET LA DAMA

ETAI lo dzo dào martsî eintrè tsa-landa et lo bounan; et vo sèdè que y'a bin dâi dzeins qu'èin profitont po atsetâ on ouïe po s'èin regalâ; kâ n'ia pas! quand on medzè adé dào bouli, dào lard et dâi truffès boulâitès et pi après, dâi truffès boulâitès, dào lard et dào bouli, fâ plliési dè trossâ dè teimps ein teimps on autro fin bocon po sè tsandzi lo goût; et on profitè dào bounan iò on fâ dza dâi brecès et dâi bougnets, po sè repètrè avoué dè la medzaille on pou estrâ, qu'on arrouzè d'on bon verro dè bouïsi. N'est pas ti lè dzo fète!

Don, cé dzo dè martsî que vo dio, onna dama einvouyé sa serveinta po atsetâ on ouïe. Ora ne sè pas se la lurenâ s'amusâ à taboussi ein route et se le ne trovâ perein què dào rebu su lo banc dào marchand d'empliômâ, ào bin se ne le sut pas choisi; mâ tantiâ qu'èin pliace de n'ouïe grassolette et dodûa, l'atsetâ onna bête qu'avâi tant pou d'apparence que la dama lâi fe quand l'a lâi montrâ :

— Mâ, ma pourro bouéba, vo z'âi bin mau atsetâ, kâ voutre n'ouïe a bin petita mena.

— Oh, noutra maitra! repond la serveinta, atteindè pi que y'aussè dè la farça dedein et que le sâi bin gonçilliâre, et vo z'allâ vâirè coumeint le va fèrè dè l'effé. C'est tout coumeint madama quand le sè vitè po allâ ein vela.

A L'HOTEL DU GRAND MONARQUE

UN peu de silence, messieurs! On ne sait vraiment pas ce qu'on mange!

C'est à la table d'hôte du *Grand Monarque*, à Azay-le-Rideau, que venait de retentir cette singulière injonction. J'arrivais dans la salle et n'avais pas encore eu le temps de m'asseoir. Je cherchais des yeux le convive qui s'accommodait si mal du bruit des voix, et je maison Brognont-Lecomte, le fameux Victorien Barastol.

Il achevait de dîner, et comme la domestique lui demandait où il fallait lui servir le café :

— Au pavillon. Voyons, Angélique, vous en êtes encore à me poser des questions pareilles, à moi le plus ancien client? Comme si vous ne saviez pas! répliqua-t-il en dodelinant de la tête. Vous faites tort à vos lumières, ma fille!

Aussitôt qu'il eût quitté la table, la conversation roula sur lui, sur ses plaisanteries à froid, sa manie de mystifications et le renom, la véritable popularité qu'il s'était acquise dans toute la contrée.

Le patron de l'hôtel, qui, tout en surveillant le repas, prêtait l'oreille à la discussion, nous avoua que sa maison avait été spécialement favorisée par cet insigne fumiste.

— Oui, c'est ici, au *Grand Monarque*, que Barastol a exécuté ses meilleures farces, qu'il a le mieux enraciné sa gloire! Je n'en tire aucune vanité, au contraire! Cela m'a plus d'une fois valu de vifs désagréments...

Comme preuve, il nous conta deux anecdotes — l'histoire de la culotte de M. Haudiat et la mésaventure du père Tourteau et de son coiffeur — que je vais vous narrer à mon tour.

M. Haudiat, un maigre, long et interminable quadragénaire, voyageait pour une maison de

conserves de Vevey. Il débarque à l'Hôtel, un soir d'août, et, après le souper, fait signe à Angélique, en présence de Barastol et de quelques autres clients, et la prie de lui laver son pantalon de couil le lendemain dès le matin.

— Je n'ai pas à sortir et je compte faire la grasse matinée, continue-t-il. Je ne descendrai pas avant le déjeuner. Vous aurez donc tout le loisir nécessaire, à condition cependant que vous veuillez bien ne pas commencer trop tard...

— Aussitôt levée, m'sieu Haudiat, à la pointe de l'aube, je m'en occuperai!

— Comme ça, mon pantalon aura largement le temps de sécher...

— Bien sûr!

— Et je pourrai le remettre pour m'en aller, car je n'en ai pas d'autre avec moi. Ce soir, en me couchant, je l'accrocherai au bouton de ma porte; vous n'aurez ainsi qu'à le prendre...

— C'est ça, m'sieu Haudiat! Soyez sans inquiétude, il sera prêt demain matin lorsque vous vous habillerez.

— Surtout, pas d'eau de javelle, Angélique! Ne m'empêchez pas!

— Non, m'sieu Haudiat, n'ayez aucune crainte.

Le lendemain matin, sur les sept heures, Barastol venait de se lever et circulait dans sa chambre, quand il aperçut, étendu sur une corde, à l'extrémité du jardin de l'hôtel et en plein soleil, le pantalon de l'ami Haudiat, un pantalon à petits damiers noirs et blancs. Il descend aussitôt, et, tout en ayant l'air de se promener dans le jardin, de contempler la magnifique rosier qui garnissait un pan de mur, ou de compter les raisins de la treille, il s'approche furtivement du pantalon, en tâte l'étoffe. Il était sec déjà, tout à fait sec. Vite il l'enlève, le roule sous sa jaquette, et court le porter à un tailleur du voisinage.

— J'ai eu la sottise, lui dit-il, de faire dernièrement laver ce pantalon, et il m'est impossible de le mettre à présent. Au lieu de le rétrécir et le raccourcir, ce qui est le cas habituel, n'est-ce pas? l'eau l'a tellement agrandi qu'il m'est trop long de tout cela, tenez... j'ai marqué ici... vingt-cinq centimètres.

— Il suffit, en effet, de vous regarder, monsieur, pour constater que ce pantalon n'est plus à votre taille... Oui, c'est bien cela, vingt-cinq centimètres au moins... Et pour la largeur, monsieur?

— C'est que je suis très pressé, réplique Barastol. Je pars dans un moment, autant dire. Ne vous occupez donc que de la longueur. Pour la largeur, ça ira toujours. Je resserrerais la boucle.

Trois quarts d'heure plus tard, le pantalon avait repris sa place sur la corde du jardin et attendait, de plus en plus caressé par les brûlants rayons du soleil, qu'Angélique daignât songer à lui et le rapportât à son maître.

Quand celui-ci, après être rentré en possession de son unique « indispensable », entreprit d'y pénétrer derechef et de s'en vêtir, il ne fut pas peu étonné, vous le pensez bien, de s'apercevoir que ce pantalon ne lui descendait guère plus bas que le jarret à présent, et s'était en quelque sorte transformé en un rustique haut-de-chausses, un de ces « bragon-braz » de toile chers aux jeunes gens en mal de grandir.

— Ah ça ! mais, ce n'est pas le mien !... Si, pourtant !... Angélique ! Comment diable l'avez-vous lavé ?... Mais qu'est-ce que vous avez donc fait, ma fille ?

— Mais, m'sieu Haudiat ; ce n'est pas ma faute. C'est l'étoffe, faut croire... Un mauvais coutil qui ne peut se mouiller sans retourner chez le marchand !

— Laissez donc ! Il était très bon, ce coutil ! C'est votre eau de javelle. Je vous l'avais bien dit !

— Je n'en ai pas mis, d'eau de javelle, pas une goutte, m'sieu Haudiat !

— Taisez-vous donc ! C'est une infection ! On ne sent que ça !

— Oh ! peut-on dire ! Je vous jure...

— Et au moment de monter en wagon !... Ah ! c'est gentil ! tout a fait réussi ! Ah ! oui, oui !

* * *

Une autre fois, dans ce même hôtel du *Grand Monarque*, arrive par le dernier train un voyageur connu pour son caractère irascible, le père Tourteau, représentant d'une maison de toile de Cholet. Il était très fatigué, le père Tourteau, éreinté par son travail de la journée et par plusieurs mauvaises nuits passées soit en chemin de fer, soit dans d'affreuses couchettes d'auberges.

— Ah ! il me tardait d'être chez vous, monsieur Bertel, dit-il au patron. Est-ce que le n° 12 bis est vacant ?

— Oui, monsieur Tourteau, je puis vous le donner.

— Eh bien ! c'est cela, donnez-le moi. Je me rappelle que le lit est excellent ; j'y ai couché la dernière fois... Et j'ai hâte de m'y étendre ! Ah ! nom de d'la ! Vous ne me verrez pas demain avant dix heures, je vous en donne ma parole !

Barastol, qui se disposait à monter dans sa chambre, saisit ces paroles au passage, et le lendemain, dès six heures, il s'en va heurter à la porte du n° 12 bis.

— Qui est là ? crie le père Tourteau éveillé en sursaut.

— C'est le coiffeur ! répond Barastol d'une voix de fausset.

— Qui ?

— Le coiffeur, monsieur.

— Mais je n'ai pas besoin de vous ! Je ne vous ai pas demandé ! On ne vient pas comme ça réveiller les gens au hasard... Espèce d'idiot !

Une demi-heure après, comme le père Tourteau commençait à se rendormir, un nouveau violent toc-toc retentit à sa porte.

— Qui est là donc ?

— Le coiffeur, monsieur.

— Mais fichez-moi donc la paix. Je vous ai dit que je n'avais pas besoin de vous ! Au lieu de me laisser dormir !

Une autre demi-heure s'écoule, et alors Barastol va trouver un figaro de l'endroit, un jeune artiste capillaire renommé pour avoir la tête très près du bonnet, et le prie de vouloir bien se rendre au *Grand Monarque*, chambre n° 12 bis, pour une taille de cheveux et une coupe de barbe.

— Mon camarade est peut-être encore au lit. Il a l'oreille dure, ajoute-t-il ; aussi ne craignez pas de cogner fort à la porte. Allez-y bravement, à coup de poing, ou avec le talon de votre soulier.

Cette fois, lorsque le père Tourteau fut arraché à sa nouvelle tentative de sommeil par le bacchanal qui ébranlait toute sa cloison, lorsqu'il ouït la sempiternelle et goguenarde réponse : « C'est le coiffeur, monsieur ! » il s'élança à bas de son lit, en jurant comme un possédé, ouvrit sa porte toute grande et d'un seul coup, et tomba à bras raccourcis sur l'infortuné petit barbier. Celui-ci, le premier moment de stupeur passé, se mit à riposter vaillamment, sacrant et criant, lui aussi, traitant son adversaire de vieux fou, de lâche, d'assassin, de misérable...

Pendant ce temps, Barastol, qui prenait place

dans l'autobus de l'hôtel, prêt à partir pour la gare, disait, en serrant la main du patron :


— Allez donc voir un peu ce qu'ils font là-haut, monsieur Bertel... Je gage que c'est encore cet animal de père Tourteau... Il a le caractère si mal fait ! Et pas de mémoire ! Il ne se rappelle peut-être plus qu'il a demandé le coiffeur. Et puis il ne peut jamais se laisser raser tranquillement, ce type-là !

Albert Cim.

Chez le médecin. — Un client, fatigué de faire antichambre, appelle le domestique :

— Mon ami, allez dire à votre maître que s'il ne me reçoit pas dans cinq minutes, je suis guéri !

LACONISME FATAL

 A philosophie horométrique, inventée par M. Courteybonne, le célèbre membre de l'Institut, peut se résumer en cette formule : « La sagesse est de savoir compter les heures au cadran de la vie. Cela permet de mieux les utiliser. »

M. Courteybonne passe pour un de ces rares hommes qui sachent mettre d'accord leurs actes avec leurs théories. Pour lui plus que pour tout autre, le temps est précieux.

Jugeant qu'il peut économiser par jour un nombre très appréciable de minutes par le simple fait de l'emploi, dans la conversation, de formules laconiques, il en est arrivé à tout simplifier : les phrases et les mots même.

Son valet de chambre que cette manie agaçait, s'étant séparé du philosophe, M. Courteybonne dut en prendre un autre pour le remplacer.

Quand le nouveau serviteur entra en fonctions, M. Courteybonne crut devoir se départir de sa règle le conduite, pour lui faire certaines recommandations d'ordre général.

— Votre nom ? lui demanda-t-il.

— Théodule.

— Je vous appellerai : Thé.

— Bien, monsieur.

— Sur ce, écoutez-moi... Je vais aujourd'hui, contre mon habitude, vous parler très longuement... Une fois n'est pas coutume ; et puis, c'est absolument nécessaire pour la simplification de votre service... Lorsque je vous dirai : « Thé, mon rasoir », il faudra comprendre que vous aurez à m'apporter en même temps mon blaireau, mon plat à barbe, ma poudre de savon, mon cuir, un broc d'eau chaude et une ou deux serviettes... Vous saisissez ?... Bien ; c'est parfait... Prenons maintenant un autre exemple. Si je vous commande : « Thé, ma côtelette. » cela signifiera que j'ai envie de déjeuner avec tout ce que la cuisinière a eu l'idée de préparer pour moi... Et quand vous entendrez : « Thé, mon potage », vous n'aurez qu'à vous hâter de me servir à dîner... Un dernier exemple pour vous pénétrer mieux de ma méthode. Si je m'exclame : « Thé, ma pipe ! » cela veut dire que vous aurez à disposer sur ma table de travail, ma pipe d'abord, cela va de soi, puis des allumettes, un pot de tabac, des cigares, des cigarettes, un cendrier et une boîte de pastilles de cachou... Mais, je vois que vous avez compris ; je m'arrête donc. Allez, mon ami, et n'oubliez point ce que je viens de vous dire !

Ayant ainsi parlé, M. Courteybonne congédia de la main son domestique, se tut, et se renversa dans son fauteuil pour y somnoler, car il se trouvait fort épuisé par ce violent effort, cette incontinence oratoire.

Durant quinze jours, le philosophe horométrique n'eut qu'à se louer du zèle et de l'intelligence de son nouveau valet de chambre. Il s'applaudissait de l'avoir pris à son service.

Le matin du seizième jour, en se réveillant selon son habitude, à neuf heures moins une, pour se lever à neuf heures trois, M. Courteybonne se sentit mal en point : courbature des reins, membres ankylosés, frissons de fièvre, névralgie.

Il s'effraya.

Le savant sonna donc son domestique et dit simplement :

— Thé, vite, mon médecin !

Théodule tourna les talons et s'en fut, hâtivement, pour exécuter cet ordre.

A midi, Théodule n'était point encore rentré à la maison, et le médecin qui, pourtant, habitait en face ne s'était pas présenté.

Trois heures après il en était de même.

Quoique patient de son naturel, M. Courteybonne commençait à s'irriter.

Enfin, vers cinq heures du soir, Théodule, tout essoufflé, entra dans la chambre du membre de l'Institut.

Sans se répandre en vains reproches, celui-ci se contenta de montrer de l'index le cadran de l'horloge en face de son lit.

— Que Monsieur me pardonne si je l'ai fait attendre ! s'écria le valet de chambre qui percevait la colère de son maître... Mais, je n'ai pourtant pas perdu de temps !... Je suis d'abord allé chercher le médecin, comme Monsieur me l'avait dit... puis un chirurgien, dans le cas où monsieur aurait besoin d'une opération... puis une garde-malade, pour la nuit... ensuite le notaire, afin que Monsieur puisse faire son testament... et enfin, il a fallu que je passe à l'entreprise des Pompes funèbres, pour que Monsieur explique à un des employés dans quelle classe il veut être enterré. Les cinq personnes sont là, monsieur, derrière la porte ; je les ai amenées avec moi... Faut-il les faire entrer ?

Mais ce pauvre M. Courteybonne n'eut garde de répondre.

Absolument stupéfait de voir ses théories philosophiques aussi ridiculement appliquées, l'illustre savant fut pris d'une syncope et mourut à l'instant même où Thé finissait ses explications.


La pendule en face du lit marquait exactement 5 heures, 17 minutes, 33 secondes.

G. Guy-Tong.

Logique. — En jouant, le petit Paul s'est donné au front un coup dont la place noircit à vue d'œil.

— C'est moi, s'écrie-t-il, qui ne voudrais pas être nègre ! Ça fait déjà si mal d'avoir un tout petit bout de peau noire...

LE CHIEN TÉLÉPHONISTE

 N journal scientifique d'Ecosse rapporte l'histoire suivante :

Le caissier de la Banque nationale, à Anstruther, dans le comté de Fife, laissa un soir, par inadvertance, son chien à la banque. Il se trouvait déjà à une distance de plusieurs kilomètres, quand il pensa à son toutou.

Poussé par une inspiration subite, il se rendit au premier bureau téléphonique, à Pittenwum, et se mit en communication avec la banque d'Anstruther.

— Allô, allô ! Est-ce que mon chien Black n'est pas resté au bureau ?

— Oui, il est encore ici.

— All right ! Mettez-le en communication avec moi.

On approcha le tuyau acoustique de l'oreille du chien. Le maître siffla, héla le toutou :

— Come here, Black ! come here !

L'intelligent animal jappa, gratta contre la porte, se fit ouvrir et se précipita dans la rue. Une demi-heure après, il avait rejoint son maître.

La Patrie Suisse. — On trouvera dans « La Patrie Suisse » du 6 août des actualités particulièrement intéressantes : nombreuses vues du camp national des éclaireurs à Genève, inauguration des nouveaux bains des Pâquis, du nouvel arsenal de Bulle, grand prix suisse motocycliste, championnat suisse de force, matchs de la coupe Davis à Paris, meeting d'aviation de Dubendorf. Enfin, tout en donnant une vue de l'embarquement pour la descente du Rhône de Genève à Marseille, des pontonniers bernois, la « Patrie Suisse » rappelle avec à propos l'expédition historique des argonautes zurichois, descendant jadis par eau de Zurich à Strasbourg. Un reportage de N. Jeamonod, sur la fabrication des pâtes alimentaires, des nouvelles, une page gaie complètent ce riche numéro.